

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et d'affection désintéressées ». Un peu plus tard, il lui mande : « Vous n'avez pas d'ami plus loyal que l'empereur du Mexique, et le pays, suivant l'exemple de son souverain, n'oubliera jamais la profonde reconnaissance qu'il doit à la France et à son illustre Empereur... »

Pourtant, dans cette correspondance, qu'il est si intéressant de parcourir, on voit clairement ces témoignages multiples de dévouement, ces assurances de grande amitié, et ces phrases optimistes que Maximilien a l'art d'écrire, laisser place, au fur et à mesure que s'écoulent les années, à un ton plus pressant, et qui devient plus pathétique, les événements se précipitant. Maximilien, soit qu'il veuille garder plus longtemps ses illusions, paraît confiant encore au début de 1865. Mais on est frappé de ces phrases qu'écrit Charlotte à l'impératrice Eugénie, au mois de janvier de cette même année : « Vous, Madame, qui avez tant fait pour ce pays-ci, ne l'abandonnez pas ; songez que vos intérêts ne peuvent gagner là où les nôtres souffrent ; songez à l'Empereur et à votre fils, et la France applaudira, car la France de tous les temps a toujours été fidèle au succès, à la générosité, et à la gloire... »

CHAPITRE XII

LES DIFFICULTÉS S'ACCROISSENT. DEMANDES RÉITÉRÉES DE SECOURS

Les craintes de l'impératrice Charlotte ne sont que trop fondées. Malgré les lettres où Maximilien et elle font allusion à la situation « tendue », Napoléon ordonne le retour d'une brigade en France ; déjà une partie des contingents a quitté le Mexique au mois de septembre 1864. Aussitôt les juaristes relèvent la tête, et la pacification du pays est de nouveau enrayée. « L'armée diminue et, avec elle, la force du gouvernement », écrit Charlotte ; « je crois qu'au lieu de rien rappeler, il aurait fallu peut-être augmenter. Le maréchal se repentira peut-être de n'avoir pas écrit au mois d'octobre, ce que nous lui avons demandé... La France ne peut pas ne pas triompher, parce qu'elle est la France d'abord, et que son honneur est engagé... » Le lendemain, Maximilien écrit : « Toute nouvelle réduction de l'effectif français serait prématurée. » Quelques jours après, nouvelles demandes de Charlotte : « Il me semble que d'Algérie, où tout paraît fini, il serait facile de nous envoyer quelques renforts... Je me repose, avec la plus entière confiance, sur la main

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

qui a pressé les nôtres le 12 mars, et qui, le 10 avril, a tracé ces lignes qui sont l'expression d'une grande puissance, comme d'une souveraine amitié : « Comptez toujours sur mon amitié et sur mon appui. » Mais l'empereur et l'impératrice des Français, très peu au courant, ou trompés sur ce qui se passe au Mexique, s'imaginent que Maximilien et Charlotte sont trop pessimistes ; ils jugent que les troupes sont amplement suffisantes, qu'il faut prendre son parti des guerillas et ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en comportent.

A partir du mois d'avril de cette année 1865, les lettres que Napoléon envoie à Maximilien sont moins bienveillantes, et l'on sent, à lire certaines phrases que, de plus en plus las, l'Empereur est irrité de voir que rien ne lui donne satisfaction. « Le Mexique doit son indépendance et son régime actuel à la France, rappelle-t-il à Maximilien sévèrement, et il semblerait qu'une influence mystérieuse vienne empêcher les agents français de se dévouer au bien du pays, et même nos justes réclamations ne sont pas toujours écoutées... » Dorénavant, les conseils que donnera Napoléon seront plutôt des ordres adressés par le protecteur à son protégé. Maximilien, dont les yeux se dessillent peu à peu, demande que son peuple soit officiellement instruit de l'appui sur lequel il peut compter de la part des puissances européennes.

Il envoie à Paris son conseiller Éloin, tant pour faire part à l'Empereur de la situation exacte, que pour donner satisfaction à tous les Français et Mexicains, qui ont pris en haine le conseiller. L'empereur étant

DEMANDES DE SECOURS

en Algérie, Éloin est reçu par l'impératrice Eugénie : elle oppose un refus formel à ses demandes de nouvelles troupes. Maximilien adresse à Napoléon une lettre, dans laquelle il fait grief, une fois encore, à Bazaine, d'avoir renvoyé trop de troupes et d'avoir englouti dans la guerre trop d'argent. « Au Mexique, écrit-il, la plaie est pour le moment le manque de troupes et d'argent, mais, avec l'aide de Votre Majesté je poursuivrai l'œuvre avec calme et confiance. » A ce même moment, Napoléon envoie à Bazaine une lettre lui disant que les États-Unis deviennent menaçants, que la situation s'aggrave et il termine ainsi : « Faites comprendre à l'Empereur que, dans les circonstances graves dans lesquelles nous pouvons nous trouver d'un jour à l'autre, il ne s'agit pas de faire du libéralisme et de la clémence, mais de montrer de l'énergie et du bon sens. »

Un mois après, le 14 septembre, saisi d'une idée qui, à son avis, est féconde en bons résultats, l'empereur Napoléon fait part à Maximilien de « l'avantage qu'il y aurait pour tout le monde, à ce qu'il organisât avec des troupes autrichiennes, une véritable armée. Cela fait, ajoute-t-il, je pourrais retirer la plus grande partie de nos troupes, ce qui ôterait aux Américains le prétexte de leurs réclamations... » Si tant est que Maximilien n'ait pas vu clair encore, il n'a plus d'illusions désormais. Cette idée d'une armée autrichienne n'est qu'un prétexte ; Napoléon sait, mieux que tout autre, que l'Autriche ne consentira jamais à prendre part à une telle aventure ; de plus, les rapports entre Maximilien et son frère sont tendus. D'ailleurs, si

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

même l'Autriche acceptait, on ne voit pas pourquoi les États-Unis accepteraient l'arrivée de troupes autrichiennes pour remplacer l'armée française. Maximilien, loyalement, répond à Napoléon dans une lettre datée du 27 décembre 1865. Quoique montrant encore vis-à-vis de l'Empereur un vrai sentiment d'amitié, il ne lui cache plus rien de la situation.

Il critique d'abord le plan d'opérations de Bazaine ; il ne comprend pas ce système d'envoyer des troupes dans les points importants, et de les retirer huit jours après, en sacrifiant toutes les personnes qui s'étaient déclarées pour l'Empereur. Il dit que seules les opérations de guerre ont amené l'état déplorable des finances ; enfin, il en arrive au point, si important, du rappel des troupes. Le bruit court, en effet, dans la presse européenne, que Napoléon va rappeler le corps expéditionnaire. Ce paragraphe de sa lettre est à citer presque entièrement : « Je dois dire à Votre Majesté qu'une telle déclaration déferait, en un jour, l'œuvre que trois ans d'efforts ont créée péniblement... Il y a plus, l'honneur de l'armée française subirait lui-même, dans l'opinion de toute l'Amérique une grave atteinte, car on ne manquerait pas d'attribuer sa retraite précipitée à un tout autre motif. La nation mexicaine ne désespère pas de l'avenir parce qu'elle sait que Votre Majesté a formellement déclaré que ses troupes n'évacueraient le Mexique, que lorsque le commandant en chef aurait pacifié le pays et détruit toute résistance ; lui apprendre le contraire serait jeter l'alarme la plus vive et amener les conséquences les plus funestes... »

Dès les premiers mois de l'année 1866 la situation

DEMANDES DE SECOURS

s'enchevêtre de plus en plus, et l'empereur Maximilien, qui vient de perdre en son beau-père un appui utile, reste seul ou presque seul, devant les événements. Jusqu'alors sa femme a été pour lui une conseillère fidèle et qui s'intéressait beaucoup aux affaires de l'empire. Elle aussi vient à lui manquer.

On a vu à sa retraite à Mexico diverses raisons. On a dit que Maximilien, désespéré de ne pas avoir d'enfants, en a voulu à sa femme, et qu'entre eux le désaccord s'agrandit lorsqu'il adopta les deux petits-fils d'Iturbide. On a prétendu aussi que, Maximilien l'abandonnant de plus en plus pour mener avec de belles Mexicaines d'agréables idylles, elle en éprouva un chagrin profond et une humiliation cruelle. « Elle s'isola, et une sombre tristesse, un profond découragement envahirent sa vie, auparavant active, passionnée. »

D'autres ont dit qu'à la suite d'un voyage qu'elle fit dans le Yucatan, elle se surmena, tomba malade, et ne tarda pas à changer d'humeur. Il semble pourtant que ceci ne soit pas la raison de sa retraite, et, lorsqu'on sait quelle était son âme et son énergie, on est plutôt tenté de croire que la maladie seule a pu l'abattre. La maladie et aussi les nouvelles qui lui arrivent d'Europe. Le général l'Hériller, en qui elle et son mari ont la plus grande confiance, a été chargé par eux d'une ambassade à Bruxelles et à Paris ; à son retour du Yucatan, elle trouve une lettre où le général dit clairement que le gouvernement belge et le gouvernement français sont fermement décidés à ne plus envoyer de contingents, et qu'à Paris l'Empe-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

reur et l'Impératrice désirent par-dessus tout « la prompte organisation de l'armée nationale, qui seule permettra la rentrée totale ou partielle » des troupes. Enfin, un incident tragique vient encore l'affecter ; au mois de mars, la mission venue de Belgique pour annoncer aux souverains l'avènement de Léopold II, alors qu'elle s'en retournait à Vera-Cruz, est attaquée par des juaristes. Quelques officiers furent blessés, et le baron Frédéric d'Huart, officier d'ordonnance du comte de Flandres, fut tué. Charlotte, accablée, se renferme plus encore dans sa solitude.

Autour d'elle les événements se précipitent. Maximilien a déclaré : « Maintenant que j'ai terminé le laborieux travail de la législation, je vais m'occuper de gouverner. » Mais, incapable en venant au Mexique d'être énergique, les années qu'il y a passées n'ont fait qu'accentuer tout ce qui faisait de lui l'opposé d'un chef. La maladie ne l'a pas épargné plus que Charlotte ; comme il arrive souvent en pareil cas, le physique agissant sur le moral, il est encore plus indolent qu'auparavant. Il se plaît, vêtu sans élégance, sans la moindre recherche même, à vivre à Cuernavaca, et ses journées se passent à élaborer de grands projets ; quand il sent que la fièvre l'accable, qu'une dépression de tout son être se produit, il cherche dans les vins d'Espagne, du Rhin ou de Champagne, une légère ivresse qui lui rend pour un moment une activité factice.

De plus en plus capricieux et influençable, jusqu'aux derniers jours de sa vie, on observe chez lui des volte-face complètes qui ont fait parfois croire à sa déloyauté.

DEMANDES DE SECOURS

Irritable, et s'en rendant compte, il ne trouve rien de mieux, pour qu'on ne le dérange pas, de traiter toutes les questions avec ses ministres par voie épistolaire : « Mon caractère, écrit-il lui-même, n'est pas des plus heureux et, entre autres défauts, j'ai un sentiment d'indépendance absolue, de manière que même l'Impératrice, avec son tact tout spécial, ne vient jamais chez moi, ne dérange pas mon travail, sans que je l'invite à venir... » L'on comprend qu'il s'irrite, lui qui avait tant d'illusions, qui s'imaginait que le Mexique voyait en lui le sauveur, qui croyait posséder en Napoléon un appui inébranlable, lorsqu'il voit, coup sur coup, ses derniers soutiens lui manquer. Tout d'abord, c'est Bazaine. Le maréchal a fait revenir de France le colonel Dupin, homme d'une cruauté effroyable, dont la devise est : « Incendier et pendre. » Présent au Mexique lors de l'arrivée de Maximilien, l'Empereur, instruit de sa férocité, avait ordonné son départ immédiat, et voici que, sans en avoir reçu l'ordre, Bazaine demande à Paris le retour du « condottiere ». Maximilien hors de lui, et à bon droit, a prié pendant une réception officielle le ministre de France, Dano, de dire son mécontentement au maréchal. Bazaine a pris de très mauvaise part ce blâme infligé devant tout le corps diplomatique, et la rupture entre l'Empereur et lui est pour ainsi dire officielle.

Peu de temps après, pour la deuxième fois, Éloin est envoyé en mission en Europe, afin de demander le rappel du maréchal, et surtout pour savoir s'il n'est pas moyen d'obtenir de nouveaux contingents, alors

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

que Napoléon n'a qu'un désir : rappeler ceux qui sont au Mexique. A la Havane, Éloin rencontre le baron Saillard, envoyé par Napoléon III pour transmettre à Maximilien ses dernières résolutions. Homme très habile et très intelligent, Éloin parvient à savoir de Saillard la situation exacte. Il fait, dans un rapport envoyé sur l'heure à Maximilien, une relation très claire de l'état d'esprit de la Cour impériale et des Français : « L'opinion publique se prononce, avec une extrême violence, pour l'abandon du Mexique, et le gouvernement ne cache plus ses dispositions à suivre le courant de la majorité. L'Empereur qui jusqu'ici a résisté seul, serait disposé à faiblir et à reconnaître en principe, dans le discours d'ouverture des Chambres, la nécessité de rappeler les troupes et de retirer l'appui matériel, qu'il a si solennellement promis... Drouyn de Lhuys, ministre des Affaires Étrangères, redoute les États-Unis; Fould, ministre des Finances, qui, jusque dans ces derniers temps était favorable, a complètement changé d'allures, et déclare que, pour rien au monde, il ne ferait de nouveaux sacrifices d'argent. Et Lavalette, ministre de l'Intérieur, l'homme du jour, est plus catégorique encore... » Insistant encore sur ce point que les États-Unis sont très redoutés en France, Éloin termine par l'énumération de tous ceux, libéraux, catholiques, légitimistes, orléanistes, officiers, financiers qui s'unissent pour blâmer l'intervention française au Mexique, et exiger le rappel des troupes.

Quelques jours après, Maximilien est en possession de la lettre de Napoléon que lui remet Saillard. « Ce n'est pas sans un sentiment pénible que j'écris à

DEMANDES DE SECOURS

Votre Majesté, mande l'Empereur, car je suis obligé de lui faire connaître la détermination que j'ai dû prendre, en présence de toutes les difficultés que me suscite la question mexicaine... L'impossibilité de demander de nouveaux subsides au Corps législatif pour l'entretien du corps d'armée du Mexique, et celle où se trouve Votre Majesté de ne pouvoir plus y contribuer elle-même, me force de fixer définitivement un terme à l'occupation française. A mes yeux ce terme doit être le plus rapproché possible... » En même temps, Napoléon écrit à Bazaine en qui, décidément, il a toute confiance. Quelques semaines auparavant déjà, il lui a fait connaître sa volonté. Blâmant Maximilien, qui « devrait construire moins de théâtres et de palais, et mettre plus d'ordre dans ses finances et dans la sûreté publique », il lui fait comprendre que les troupes ne resteront plus longtemps au Mexique. Dans cette dernière missive, il fixe comme dernière limite pour le départ des troupes, le début de 1867. La réponse de Maximilien à Napoléon, datée du 18 février 1866, est pleine d'un sentiment très compréhensible de fierté blessée. Il ne se plaint pas, mais dans leur brièveté les phrases qu'il écrit sont plus éloquentes qu'une lamentation : « Votre Majesté se croit forcée, par une pression soudaine, à ne pas pouvoir observer les traités solennels qu'Elle a signés avec moi, il n'y a pas encore deux ans, et Elle m'en fait part avec une franchise qui ne peut que Lui faire honneur. Je suis trop votre ami, pour vouloir être, directement ou indirectement, la cause d'un péril pour Votre Majesté ou Sa Dynastie. Je vous propose

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

donc, avec une cordialité égale à la vôtre, de retirer immédiatement vos troupes du continent américain. De mon côté, guidé par l'honneur, je chercherai à m'arranger avec mes compatriotes d'une manière loyale et digne des Habsbourgs, et je mets mon âme et ma vie au service de l'indépendance de ma nouvelle patrie. »

Dès son arrivée à Paris, Éloin se rend aux Tuileries ; il a avec Napoléon un long entretien. Tout d'abord il essaye d'excuser Maximilien des reproches multiples qu'on lui adresse, dus, croit Éloin, aux rapports erronés qu'on se plaît à mettre sous les yeux de l'empereur. Il demande à Napoléon le rappel de Bazaine, mais toute son éloquence est inutile ; impénétrable, comme toujours, réprimant son sourire habituel, Napoléon le congédie sans lui donner de réponse... Une démarche ultime est tentée par Maximilien, qui ne veut pas être découragé par l'accueil fait à Éloin ; il envoie Almonte en ambassadeur, mais plus rien ne peut être tenté : la réponse des Tuileries est aussi inexorable que détaillée. Elle débute par ces mots : « Après toutes les explications franches, complètes et loyales, on a peine à se rendre compte de la persistance des illusions de l'empereur Maximilien. Il est impossible d'agréer les propositions apportées par le général Almonte et à en autoriser la discussion. Il faudra consentir à une nouvelle convention. » Cette convention, plus exigeante encore que celle de Miramar, stipule que Maximilien devra payer la moitié du revenu des douanes dont un quart déjà est affecté à l'emprunt. Si Maximilien est d'accord,

DEMANDES DE SECOURS

les délais d'évacuation resteront les mêmes ; s'il refuse de signer, se considérant comme libérées de tout engagement, les troupes seront rapatriées pour la France avec toute la diligence possible.

Au reçu de cette note, qui est presque une signification de rupture, Maximilien, qui n'a cessé d'espérer contre toute espérance, songe tout d'abord à abdiquer. Un jeune officier, Detroyat, l'avertit de ne pas se bercer d'illusions, lui dit qu'il est pour toujours livré à ses seules forces. Maximilien pourtant a trop conscience de son rôle au Mexique pour se complaire longtemps à cette pensée. Son esprit influençable ne résisterait pas, d'ailleurs, aux phrases émouvantes que Charlotte, qui paraît sortir de sa léthargie au contact brutal de l'abandon des Français, écrit pour lui fiévreusement : « Abdiquer, dit-elle, ce n'est point l'acte d'un prince de trente-quatre ans, plein de vie, ayant l'avenir devant lui. La souveraineté est la propriété la plus sacrée qu'il y ait au monde... Ce qui est en question, c'est la beauté, l'amour de la patrie, l'honneur ; on ne quitte pas son poste devant l'ennemi, pourquoi abandonnerait-on une couronne?... C'est alors, si nous jouions un pareil rôle, qu'on rappellera avec raison le mot de Jules Favre : Don Quichotte ! Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas... Si l'on veut se jouer des individus, on ne se joue pas des nations, parce que Dieu les venge... » Ces phrases, dont certaines sont frappées comme des médailles, répondent trop aux convictions intimes de Maximilien, pour qu'il ne soit pas séduit ; et, puisque Charlotte, avec une énergie absolument remarquable, offre, sans hésiter, de partir

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pour tenter à Paris une démarche désespérée, il décide de remplir jusqu'au bout son devoir.

Puisque rien n'est moins certain à présent que l'appui de Napoléon, en proie, une fois encore, à d'irréductibles illusions, il se prépare à sortir seul de l'impasse dans laquelle il s'est engagé. Cette lettre, qu'il écrit à Éloin, le 18 mai 1866, fait preuve d'un aveuglement qu'on a peine à comprendre : « Nos affaires marchent régulièrement et, ce qui est mieux, avec une certaine initiative inconnue jusqu'alors, par suite, d'un côté, de la grande inertie de Napoléon, de l'autre, de notre situation vis-à-vis de la France qui, par crainte des États-Unis, déclare ne pouvoir exécuter les traités signés entre nous depuis deux ans. Ces deux raisons donnent au gouvernement mexicain le droit, et nous mettent dans la nécessité de travailler par nous-mêmes. J'ai formé un plan général de campagne, afin de pacifier le pays d'une manière prompte et définitive, et non pas par le système arabe, ainsi que l'avait fait jusqu'ici le maréchal Bazaine, système qui, consistant en fantasis militaires inutiles, ruine toute discipline et fait disparaître en province tous les bons principes. Ce que les Français n'ont pas pu, ou n'ont pas voulu faire, nous le tenterons maintenant, nous autres, avec courage et persistance, tout en déplorant le temps précieux que nous avons perdu depuis un an, grâce à l'inertie dont j'ai parlé... » Éloin répond à son maître en l'approuvant. Il pense, lui aussi, que les Mexicains, une fois dégagés d'une intervention qui leur pèse, acclameront avec enthousiasme le prince qui leur a tout sacrifié. C'est plus

DEMANDES DE SECOURS

qu'il n'en faut à Maximilien pour voir en rose la situation qui s'assombrit tous les jours.

Avec une ardeur fébrile, il commence une œuvre qu'il a eu le tort de négliger jusqu'alors : la création de « cazadores », bataillons formés de débris de ses légionnaires, Belges et Autrichiens, et qui seront la base de cette armée nationale en qui seule désormais il peut compter. « Il fait dresser le plan de quarante bataillons d'engagés volontaires, ayant des cadres mixtes français et mexicains. Chaque bataillon serait confié à un commandant français, que le maréchal Bazaine voulait bien laisser à sa disposition... »

Charlotte est de plus en plus décidée à partir, car elle sait que sans les Français l'empire du Mexique s'écroulera. Maximilien, ému par tant d'abnégation, consent à son voyage avec peine ; il est profondément attristé de voir s'en aller celle qu'on appelle partout « l'ange tutélaire du Mexique ». Quelques jours avant qu'elle ne parte, il se confie à sa mère. Il semble qu'il ait compris, enfin, toute la valeur et la grandeur de Charlotte : « Combien il m'a coûté de me séparer d'elle, il m'est impossible de le dire. De savoir la compagne, l'étoile de sa vie, si loin, et cela à un moment où peut-être toute l'Europe est en flammes, ceci est très dur. Mais, lorsqu'il s'agit du devoir, il faut savoir faire les sacrifices, même les plus pénibles... Je dois uniquement songer, nuit et jour, à ma nouvelle patrie, mais déjà si ardemment chérie, autant qu'il m'est possible avec mes faibles forces. Charlotte pense comme moi et me seconde avec une activité fidèle et loyale... » Ce voyage en Europe est d'autant plus pénible pour

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Charlotte, que, devant l'attitude des gouvernements autrichien et belge, elle sera forcée d'éviter Vienne et Bruxelles. Maximilien écrit dans sa lettre : « Ceci est aussi un sacrifice très dur pour la pauvre Charlotte, mais le devoir avant tout. » Comme il l'écrit à son frère : « Si le vieux continent nous abandonne complètement, par peur de l'Amérique du Nord, comme l'a déjà fait l'Autriche, nous saurons du moins clairement que nous devons nous aider nous-mêmes... »

CHAPITRE XIII

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE A PARIS LES PREMIÈRES ATTEINTES DE LA FOLIE

Charlotte part de Vera-Cruz le 13 juillet 1866. Après une traversée durant laquelle son énergie l'abandonnant elle reste dans sa cabine prostrée et sans courage, elle arrive à Saint-Nazaire le 8 août, et à Paris, le lendemain.

Tous les historiens qui ont étudié l'essai d'empire de Maximilien, se sont étendus sur les événements qui se sont passés aux Tuileries. Certains les ont relatés avec exactitude, d'autres ont voulu dramatiser des faits qui, pourtant, sont assez tragiques en eux-mêmes. Pourquoi raconter avec un luxe de détails inexacts les entrevues successives des souverains, pourquoi attribuer à Charlotte ces crises d'exaltation, ces malédictions, cet anathème qu'elle aurait lancé contre Napoléon ? Rien n'est plus pathétique que la vérité.

Le sang-froid de Charlotte ne l'abandonne pas durant son séjour à Paris ; elle met toute son âme, tout son cœur, à défendre sa cause et, si elle s'exalte, elle n'a pas un instant ces paroles qu'on lui attribue, et qu'on s'étonnerait de voir dans sa bouche. En face